

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall ou la deshumanisante trajectoire de l'immigré africain

Gérard Keubeung

Volume 19, Number 3, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096417ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4147>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Keubeung, G. (2022). Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall ou la deshumanisante trajectoire de l'immigré africain. *Voix plurielles*, 19(3), 618–630. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4147>

Article abstract

Le présent article se fixe pour objectif d'analyser le processus de deshumanisation du sujet africain, immigré ou non, dans *Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall*. A travers les trajectoires d'immigrés illégaux et de celui d'une voyageuse en transit, le roman décrit la confusion entretenue dans l'imaginaire français qui voit en chaque Africain un immigré. En me servant des concepts foucaaldiens de la lèpre et de la peste, puis de la notion du camp d'Agamben, je formule l'hypothèse que montrer que le sujet africain qui prend le chemin de la France s'engage dans un processus d'annihilation de son humanité.

© Gérard Keubeung, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

***Douceurs du bercail* d'Aminata Sow Fall
ou la deshumanisante trajectoire de l'immigré africain**

Gérard Keubeung

Résumé

Le présent article se fixe pour objectif d'analyser le processus de deshumanisation du sujet africain, immigré ou non, dans *Douceurs du bercail* d'Aminata Sow Fall. A travers les trajectoires d'immigrés illégaux et de celui d'une voyageuse en transit, le roman décrit la confusion entretenue dans l'imaginaire français qui voit en chaque Africain un immigré. En me servant des concepts foucauldien de la lèpre et de la peste, puis de la notion du camp d'Agamben, je formule l'hypothèse que montrer que le sujet africain qui prend le chemin de la France s'engage dans un processus d'annihilation de son humanité.

Mots-clés

Immigration ; Postcolonie ; Biopouvoir ; Deshumanisation ; Sow Fall, Aminata

Mon objectif dans cette étude est d'analyser les mécanismes et procédés de deshumanisation de l'immigré africain en France à partir de *Douceurs du bercail*, roman écrit par l'écrivaine sénégalaise Aminata Sow Fall. Cette fiction expose la confusion savamment entretenue dans l'imaginaire français entre l'Africain et l'immigré. Il décrit ensuite les traitements inhumains que subissent ces Africains établis comme immigrés et les vrais immigrés, c'est-à-dire des personnes qui ont choisi de s'établir illégalement en France. Je formule l'hypothèse que le sujet africain qui s'aventure vers la France, s'engage dans un processus d'annihilation de son être. Quoique les tribulations des personnages du roman se situent dans un contexte postcolonial, elles prennent néanmoins leur sens dans le moment colonial, éternel passé qui ne passe pas, prisme à travers lequel l'altérité de l'Africain est conservée intacte dans l'imaginaire français. À partir des parcours narratifs et des profils des personnages de Sow Fall, je postulerai que l'Africain est devenu une catégorie biopolitique en ce que sa saisie dans l'univers du roman ne peut s'appréhender qu'à travers les paradigmes foucauldien de la lèpre et de la peste. Je me servirai du concept du camp de Giorgio Agamben pour décrire l'espace insalubre et

liberticide dans lequel les Africains, immigrés clandestins ou non, sont parqués dans le souterrain de l'aéroport. Enfin, j'aboutirai à la conclusion que le salut de l'Africain ne semble possible qu'à travers la réappropriation de son humanité et de sa dignité, une opération réalisable exclusivement à travers le retour à la terre natale et à une fusion totale avec cette dernière.

Douceurs du bercail décrit principalement la trajectoire d'Asta Diop, cadre au sein d'un organisme dans son pays le Sénégal et invité en France pour participer à « la Conférence sur l'Ordre Économique Mondial » (Sow Fall 16). À côté du sien sont greffés les parcours de nombreux autres personnages qu'elle retrouve dans la zone de détention de l'aéroport où son avion a atterri. Parmi ces personnages se détachent Yakham, dont le narrateur expose les raisons du départ, et Dianor, sur qui peu de choses sont dites. Au contraire d'Asta, ces deux personnages vivent illégalement en France. Ils ont quitté le Sénégal, leur pays d'origine, pour y chercher des conditions de vie meilleures. Les raisons de départ sont de deux ordres : elles sont d'abord personnelles, puis sont en corrélation avec la communauté à laquelle ils appartiennent.

De la nécessité de partir

Les personnages prennent le chemin de la France pour se réaliser personnellement. En effet, le pays d'origine n'offre pas les opportunités dont ils rêvent ou correspondant à leurs ambitions et potentialités. Les départs sont autant de justificatifs vis-à-vis des tares dont regorgent les sociétés postcoloniales africaines dans leur majorité : la corruption, le favoritisme et l'absence d'opportunités pour les jeunes. Le profil de Yakham est significatif à ce sujet : « Enfant surdoué, Yakham brilla à l'école, puis au lycée sept kilomètres à pied aller et retour pour s'y rendre, en toutes saisons. Baccalauréat scientifique avec la mention « Très bien ». Deuxième prix de physique au Concours Général des lycées et collèges » (109). Tout le prédispose à la réussite sociale. Toutefois, les pratiques de la bourgeoisie nationale¹ qui détient les rênes du pouvoir dans son pays, ont réussi à briser le rêve de ce jeune d'accéder à l'école militaire. Il en sera de même lorsqu'il obtiendra plus tard une bourse d'admission dans une université étrangère, belle occasion pour récompenser ses dures années de travail. Le lecteur

apprend que « le chemin qui semblait tout tracé pour l'adolescent brillant, soudain se perdit dans le flot des magouilles et machinations de fonctionnaires véreux. Le nom de Yakham disparut de la liste d'une dizaine d'élèves méritants sélectionnés pour fréquenter de grandes écoles étrangères » (110). Brisés par les pratiques de corruption et de favoritisme qui, malheureusement, défavorisent les plus méritants, Yakham et de nombreux autres jeunes optent pour l'immigration en France, la voie du salut selon eux.

Ceci n'est pas le cas pour Asta. Employée d'un organisme au sein duquel elle occupe un poste de responsabilité, elle a vécu en France avec son époux, footballeur de renom, avant de retourner au Sénégal après son divorce. Deux de ses filles vivent en France et elle parcourt le monde pour représenter l'organisme qui l'emploie, lors de multiples colloques et conférences. Elle n'a de ce fait aucune intention d'immigrer en France. Tout au contraire, elle déconseille les jeunes à tout miser sur l'immigration en Occident et leur recommande de créer sur place, dans leur pays, des conditions de réussite. C'est cette femme épanouie professionnellement qui se retrouve dans la zone de détention pour immigrés et clandestins de l'aéroport de Paris à la suite d'un incident dont la maîtrise des contours nécessite de convoquer l'histoire de l'immigration africaine en France, ses différentes étapes et ses avatars.

De l'inhospitalité sélective de la France

La France est une terre d'immigration. Elle admet sur son territoire de nombreuses personnes venues pour des raisons diverses, qu'elles soient originaires des pays voisins à l'instar de l'Italie, de l'Espagne ou du Portugal, ou encore issues de ses anciennes colonies africaines. Pourtant, tout au long de son histoire, selon Tahar Ben Jelloun, « cette hospitalité française s'est dégradée à partir du moment où seul l'intérêt immédiat a prévalu dans le recrutement et l'installation des travailleurs étrangers. Elle s'est laissée lentement gagner par le calcul froid. Elle n'a pas veillé sur le respect des personnes déplacées, ni leur dignité n'ont été assurées » (58-59). Avec la survenance de la récession économique, les immigrés sont perçus comme la cause des problèmes. Stigmatisés, ils sont rejetés au ban de la société et invités à retourner dans leur pays d'origine. Dans une étude sur la difficile mobilisation autour du sort des sans-papiers, Alain Morice souligne

que « toute l'histoire des migrations de travail en France se résume dans une alternance désordonnée de politiques destinées à attirer puis à repousser les travailleurs étrangers, selon les aléas de la croissance et de la récession économique » (125). Cette réalité fait partie du quotidien des immigrés et des personnes issus de l'ancien empire colonial d'Afrique. En témoigne le galvaudage du mot immigré tel que le soulignent Pascal Blanchard et Nicolas Bancel :

Les résistances de la société d'accueil à l'insertion des immigrés se traduisent par la résurgence de stéréotypes coloniaux et l'émergence du Front National. Le mot « immigrés » ne désigne plus que les populations d'origine africaine, alors que perdure une immigration inter-européenne. Les préventions des Français se focalisent en premier lieu sur les populations d'origine algérienne dont l'image négative, héritée de la période coloniale, est amplifiée par l'humiliation toute proche de la guerre d'Algérie. Les Africains noirs, poursuivis par les représentations paternalistes sont un peu mieux acceptés jusqu'au début des années 1990. A partir de cette date, leur plus grande visibilité-bien qu'ils restent minoritaires- et la résurgence d'un racisme affirmé sur le plan politique mais aussi social génèrent un sentiment de rejet nouveau. (80)

Les protagonistes de *Douceurs du bercail* sont pris dans ce contexte nouveau, et le personnage d'Asta illustre ce rejet et cette confusion du noir dans la figure de l'immigré.

La narration des incidents rencontrés par Asta à sa descente d'avion témoigne du dédain avec lequel les Africains et particulièrement les Noirs, vus en tant qu'immigrés, sont traités dans l'univers romanesque français de *Douceurs du bercail*. Le mépris, la condescendance et le dégoût provoqués par sa personne se lisent dans l'attitude et les conversations avec les officiers de police en service à l'aéroport. La première rencontre que la protagoniste fait avec les officiels français renseigne sur ce sentiment ainsi que le décrit le narrateur : « Vos papiers, Madame. Passeport, billet d'avion... Asta les regarde. Elle trouve déplacée l'intervention de policiers à quelque deux cents mètres du contrôle des passeports. 'Le genre de choses qu'on fait dans l'unique but d'embêter les gens', se dit-elle » (Sow Fall 15). L'impression se confirme au fil du contrôle et le narrateur souligne chez Asta « le sentiment qu'il y a des tournures réservées : 'l'objet de votre visite' pour les uns ; 'pourquoi êtes-vous venu' pour d'autres... » (18). Asta représente aux yeux des officiers de police l'indésirable, l'envahisseuse, l'étrangère dont on ne veut pas. Les

contrôles au sein de l'aéroport sont autant d'obstacles dressés sur le chemin qui mènent à ce que Jean Roger Essomba appelle « le paradis du nord ».

Du mépris et de l'humiliation

Dans un article publié dans le journal *Le Monde* en 2004, Agamben s'insurgeait contre les techniques de plus en plus spécialisées de contrôles aux frontières des États, principalement au sein des aéroports. Il dénonçait la volonté des États-Unis d'employer la technologie pour une saisie plus accrue de la personne humaine à des fins de surveillance. Le tatouage biométrique, sa cible d'alors, consistait en « fichage électronique des empreintes digitales et de la rétine, le tatouage sous-cutané ainsi que d'autres pratiques du même genre » contribuait selon lui à l'animalisation progressive de l'homme. Pour soutenir son argumentaire et démontrer le caractère néfaste de ces dispositifs sécuritaires, le philosophe italien enseigna que le génocide des juifs est la conséquence de ces méthodes de fichages des êtres humains :

Je voudrais suggérer que le tatouage était sans doute apparu à Auschwitz comme la manière la plus normale et la plus économique de régler l'inscription et l'enregistrement des déportés dans les camps de concentration. Le tatouage biopolitique que nous imposent maintenant les États-Unis pour pénétrer sur leur territoire pourrait bien être le signe avant-coureur de ce que l'on nous demanderait plus tard d'accepter comme l'inscription normale de l'identité du bon citoyen dans les mécanismes et les engrenages de l'État. (« Tatouage »)

Pour le cas des personnages de *Douceurs du bercail*, principalement Asta, les contrôles à l'aéroport français tendent à éviter que n'accèdent sur le sol français des êtres établis par les stéréotypes coloniaux comme des sous-êtres.

Dans *Omerta dans la police*, Sihem Souid décrit les abus de ses collègues de la Police aux Frontières. Les détails qu'elle donne sur les termes utilisés par ses collègues pour désigner les populations africaines à leur arrivée sur le sol français et le mépris affiché de ces agents donnent une allure de vraisemblance aux déboires fictifs des personnages de *Douceurs du bercail*. Souid fait remarquer comment ses collègues, sans aucun gêne et en sa présence,

[...] en toute impunité [...] rebaptisent les arabes. On parle de « melons », de « crouilles », de « couscous », de « bicots », de « bougnoules » ou, pour faire plus vite de « bougnés ». Pour les Noirs africains, le vocabulaire est moins large : ce sont des « nègres » ou des « bamboulas ». Ce sont des mots de tous les jours. Le langage courant de la PAF. On pose sa casquette sur la tête et on dit le plus naturellement du monde : « Je vais contrôler les bougnés » ou « Tiens, voilà encore un avion de nègres » ! (70-71)

Dans un tel contexte de dénigrement et d'annihilation de l'humanité de ses semblables par les agents de la police française, le traitement que subit Asta prend tout son sens, et l'acte d'agression qu'elle pose à l'endroit de l'officière de police, condamnable, s'appréhende comme un ultime baroud d'honneur d'une personne blessée dans son intimité profonde. Car la fouille qui s'applique à sa personne, est très humiliante comme le découvre le lecteur :

Des mains gantées lui balaient toutes les parties du corps, passent sous le soutien-gorge, descendent jusqu'aux genoux, remontent sous la jupe. Asta frissonne de dégoût. Elle a le sentiment qu'on la brise. Les mains montent. Un ongle, à peine amorti par le gant, bute contre son nombril. Des doigts, autour de sa taille, longent le bord de son slip et s'arrêtent au niveau des hanches. Arrêt rapide pour consolider la prise et ça tire vers le bas. Asta réalise qu'une main insolente bifurque et cherche à forcer un passage fermé. Asta serre les jambes. La main insiste ; elle a de la vigueur et, sûrement, de l'expérience. Asta ne veut pas être vaincue. Elle sursaute. « Jamais ! » se dit-elle. (Sow Fall 27)

L'agression de l'officière française par le personnage de *Douceurs du bercail* est un acte répréhensible par la loi. La loi qui s'applique en ces lieux, ne protège aucunement ces populations humiliées en ce sens que leur accession à la forteresse-France est un acte illégal. Les paradigmes de la lèpre et de la peste de Michel Foucault semblent être indiqués pour analyser la condition de ces Africains en qui la France ne voit que l'immigré, c'est-à-dire le clandestin qui vient prendre le travail du citoyen français et profiter des avantages de la sécurité sociale.

Du mépris au biopouvoir

Les fouilles aux frontières et les outils d'empêchement d'accès au territoire français sont en fait des dispositifs mis en place par le pouvoir d'Etat pour tenir à distance la

supposée immigrée prenant dans ce contexte les caractéristiques du lépreux. Pour Foucault, « la lèpre comme forme à la fois réelle et imaginaire du désordre a pour corrélatif médical et politique la discipline. Derrière les dispositifs disciplinaires, se lit la hantise des 'contagions', de la peste, des révoltes, des crimes, du vagabondage, des désertions, des gens qui apparaissent et disparaissent, vivent et meurent dans le désordre » (231). Sous cet angle, les personnages du roman de Sow Fall sont porteurs des germes d'un désordre qui ne doit pas atteindre la république disciplinée. La raison est que ces Africains, ne sont pas comme NOUS. Ils sont AUTRES, c'est-à-dire différents en tous points de vue au Français posé comme système de référence. Il est attribué aux immigrés des tares qui minent la société française et qui justifient le durcissement des lois et conditions d'immigration. Par exemple, en guise d'arguments justifiant le refus de regroupement familial d'immigrés vivant en France, les autorités avancent la question du logement insalubre : « Vos foyers, à quoi ça ressemble ! Dix, quinze personnes dans une chambre, cinquante dans les couloirs, dans les cuisines, partout. Le linge, les balluchons, jusque dans les toilettes ! » (Sow Fall 22). Ces arguments extraits dans l'univers romanesque de *Douceurs du bercail* font écho aux propos de l'ancien président français Jacques Chirac lors d'un discours prononcé le 19 juin 1991 qui soulignait clairement la difficile cohabitation avec les populations africaines au pays des Droits de l'Homme et du Citoyen :

Le problème, ce n'est pas les étrangers, c'est qu'il y a overdose. [...] il est certain que d'avoir des Espagnols, des Polonais et des Portugais travaillant chez nous, ça pose moins de problèmes que d'avoir des musulmans et des Noirs [...] Comment voulez-vous que le travailleur français qui habite à la Goutte d'or où je me promenais avec Alain Juppé il y a trois ou quatre jours, qui travaille avec sa femme et qui, ensemble, gagnent environ 15 000 francs, et qui voit sur le palier à côté de son HLM, entassé, une famille avec un père de famille, trois ou quatre épouses, et une vingtaine de gosses, et qui gagne 50 000 francs de prestations sociales, sans naturellement travailler ! Si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur. Eh bien, le travailleur français sur le palier, il devient fou.

Ce désordre africain est l'alibi qui permet de justifier le mieux la tenue à l'écart des populations qui veulent profiter des bienfaits de la mondialisation. En fait, l'immigré africain que j'assimile ici au lépreux de Foucault, « est pris dans une pratique du rejet,

de l'exil-clôture ; on le laisse s'y perdre comme dans une masse qu'il importe peu de différencier ; les pestiférés sont pris dans un quadrillage tactique méticuleux où les différenciations individuelles sont les effets contraignants d'un pouvoir qui se multiplie, s'articule et se subdivise » (231). Il est impossible pour l'immigré/Africain de se soustraire de ces dispositifs disciplinaires. Le Sénégal et les pays d'origine des différents détenus du dépôt apparaissent comme la ville pestiférée qui doit être surveillée pour ne point laisser en sortir des corps malades. L'élite dirigeante africaine, incapable d'offrir une alternative aux jeunes, se confond au mécanisme de surveillance qui, malheureusement, échoue dans la tâche à elle confiée. La faillite de garder ces indésirables en dehors des frontières de la France oblige le pouvoir d'Etat à réajuster ses méthodes. Autrement dit, l'indésirable qui a franchi les portes de la forteresse malgré les écueils, est traité avec peu d'égard. C'est ce qui arrive à Asta et aux nombreuses personnes qu'elle retrouve dans la zone de détention de l'aéroport.

L'arrestation et la détention d'Asta et celles d'autres personnages soupçonnés d'être des immigrés clandestins obéissent à la logique d'épuration de l'espace français de ces personnes soi-disant sales et malodorantes, en référence aux propos du président Chirac qui évoquait *le bruit* et *l'odeur*. Le lieu et les conditions de leur détention sont des indices significatifs de ce que leur humanité est remise en question au pays des Droits de l'Homme et du Citoyen. La description du chemin menant au lieu de détention que recherche l'amie de la protagoniste, métaphorise davantage le destin ambigu de ces prisonniers de circonstance :

[...] un marathon épouvantable entre terminaux, sous-sols, couloirs en spirale et retours au point de départ. Elle avait tourné, tourné, tourné, et n'avait pas manqué de remarquer, au bout d'un couloir souterrain, un écriteau qui lui avait paru plus sévère que d'autres. De grosses lettres blanches sur fond rouge vif au-dessus d'une porte massive sans loquet extérieur ; juste un judas placé très haut et un tout petit trou à la place de la serrure. (Sow Fall 67)

Le dédale conduisant au « dépôt », nom donné à ce lieu, présage des tortures psychosomatiques infligées aux détenus. En témoigne la description panoramique que fait le narrateur de cette prison à peine déguisée :

[Les cinq banquettes] sont cannées, surchargées et sans dossier mais n'en offrent pas moins un confort appréciable à des gens extenués par leur calvaire. Le gros de la troupe est assis à même le sol, dos collé au mur. Le milieu de l'espace doit rester libre afin que chacun des policiers postes aux quatre coins puisse surveiller le moindre geste des uns et des autres. Interdit de se coucher. « C'est pas un dortoir, hein ! » On l'apprend dès l'arrivée quand, après s'être calé entre deux personnes, on veut céder à l'envie pressante de dormir un peu. « C'est pas un dortoir, attendez l'avion ou lorsque vous serez chez vous ! » Malgré tout et parce que la nature reprend toujours ses droits, on dort comme on peut, dans toutes les positions possibles qui excluent de poser un coude sur le sol. (40)

S'il est impossible de s'endormir dans ce lieu, c'est aussi parce que les occupants y sont en surnombre, et les conditions d'hygiène exécrables (125). Le dépôt prend les allures d'un camp au sens où l'entend Agamben, c'est-à-dire « l'espace qui s'ouvre quand l'État d'exception commence à devenir la règle. L'État d'exception, qui était essentiellement une suspension temporelle du système, y acquiert maintenant une organisation spatiale permanente qui, en tant que telle, reste pourtant constamment en dehors du système normal » (*Homo sacer*, 182). En tant que lieu de détention, le « dépôt » faillit dans le respect des règles élémentaires de droit de la personne. Le lecteur découvre un univers où l'homme devient la bête. De plus, ils n'ont droit qu'à une alimentation de mauvaise qualité faite souvent de jus et de morceau de pain rassis (Sow Fall 45). Leur instinct de survie leur commande de transformer le maigre repas qu'on leur sert en indice temporel. En effet, baignés dans une lumière permanente, les détenus ne savent plus quel temps il fait et perdent toute notion d'heure. C'est ainsi que pour Yakham, « gobelets=matin, sandwich=midi, bol de soupe=soir » (89). La présence obsédante d'une lumière aveuglante qui brille à tout moment et viole leur intimité, rappelle le panoptique dont se sert Foucault pour expliquer l'évolution des modes de contrôle du politique sur les corps.

Ce dernier révèle que le « dispositif panoptique aménage des unités spatiales qui permettent de voir sans arrêt et de reconnaître aussitôt. En somme, on inverse le principe du cachot ; ou plutôt de ses trois fonctions-enfermer, priver de lumière et cacher- on ne garde que la première et on supprime les deux autres. La pleine lumière et le regard d'un surveillant captent mieux que l'ombre, qui finalement protégeait. La visibilité est un piège » (232-233). Au dépôt, il y a la présence combinée de la lumière et des policiers.

Une double surveillance pour des personnes dont les conditions de détention réussissent à briser le moral et qui n'ont commis aucun acte répréhensible, sinon celui de chercher à améliorer leur vie. Dépouillés de leurs droits, ou comme dirait Agamben de « tout statut politique », les détenus du dépôt sont réduits à l'état de chose ; ils ne sont plus que des vies biologiques, des « vies nues » (*Moyens sans fin*, 51). Les officiels français disposent d'eux à leur guise. La date de leur expulsion n'est ni fixée ni connue d'eux. Ils n'ont donc aucune maîtrise sur leur corps. La seule certitude est celle d'être renvoyé dans un pays africain, qu'il soit leur lieu d'origine ou pas. De ce fait, le déni de nationalité renforce davantage le déni d'humanité.

L'expulsion des immigrés constitue un pas de plus dans le processus de leur deshumanisation. Au moment où commencent les difficultés d'Asta avec les officiers de la police des frontières, le narrateur apprend au lecteur que le personnage se souvenait avoir voyagé plusieurs fois « avec des gens conduits jusqu'à l'avion par une escorte impressionnante, et embarqués de force avec leurs balluchons et leurs rêves avortés » (*Sow Fall* 8). Asta fera l'expérience de ces situations dont elle a été témoin à maintes reprises. Le départ est annoncé un matin par une voix qui les invite à bord de l'avion : « Embarquement immédiat. L'ordre des escales sera indiqué à bord. Le petit déjeuner sera servi dans l'avion » (131). Si ce départ est accueilli comme une délivrance, sa perception et les termes à l'aide desquels il est décrit par les immigrés, en fait plus un ultime moyen de torture qu'un voyage de plaisance. Tout d'abord, le voyage est présenté comme un charter. C'est un vol spécial affrété par le gouvernement français dans le but de conduire hors de son territoire les indésirables que sont les occupants du dépôt. Les dénominations « charter de la honte », « ce maudit charter » (135) ou encore « charter de malheur » (180) renseignent sur les appréhensions que les occupants ont du vol qui les ramène au pays natal. Le retour de l'immigré au point de départ, surtout s'il n'est pas fortuné, est toujours perçu comme un échec, un aveu de paresse et d'incapacité. Par conséquent, il ne peut recevoir des siens que du mépris. Sous un autre aspect, les conditions de voyage sont similaires à celles vécues dans le lieu de détention. Plutôt qu'un retour joyeux vers le pays natal, le voyage vers l'Afrique de l'immigré de *Douceurs du*

bercail à bord du charter devient une descente aux enfers. Pourtant, c'est sur cette voie que leur bonheur semble se trouver.

Retourner au pays natal pour redevenir humain

Le personnage d'Asta dans *Douceurs du bercail* ne cache pas son affection pour le pays natal. Rappelons que sa présence dans le charter de la honte est due à l'assimilation de chaque Africain à l'immigré. Aussi l'expérience vécue par elle au dépôt renforce-t-elle sa foi inébranlable à l'édification du bonheur par chaque Africain sur son terroir et par la même occasion l'illusion du paradis français. Contrairement aux autres personnages, comme Yakham, décidés à retourner en Occident pour poursuivre leur rêve, Asta vit les déboires endurés comme une leçon pour les jeunes qu'elle entend sensibiliser sur le mirage de l'immigration. Ainsi, parmi les pensées qu'elle rumine au centre de détention, le narrateur dévoile cette résolution qu'elle s'est faite pour le salut des jeunes Sénégalais : « Quand je sortirais d'ici, je serai plus à l'aise pour dire à mes frères, sœurs, parents et amis, que l'eldorado n'est pas au bout de l'exode mais dans les entrailles de notre terre » (87). La focalisation sur la terre peut se comprendre à la fois au sens figuré comme propre. La protagoniste estime d'une part que le bonheur peut se faire dans son terroir en dépit des difficultés causées par la gestion de la bourgeoisie nationale. D'autre part, elle incite les jeunes à fouiller dans les entrailles de la terre, une invitation à la pratique de l'agriculture qui serait un gisement d'opportunités.

L'une ou l'autre des options que promeut Asta ne va pas sans difficultés. En effet, à son retour et pour se convaincre que la réussite est autant possible en terre sénégalaise, elle et quelques compagnons du charter de la honte s'engagent dans un projet agricole. Les difficultés d'accès au crédit foncier et l'enclavement de ladite ferme ne les découragent pas du tout. Après de nombreuses batailles, la découverte d'une plante rare leur apporte la fortune tant recherchée et la dignité d'être utile.

Les tribulations de l'immigré africain, réel ou supposé, peuvent être mises en parallèle à celles de Candide, le personnage de Voltaire. Partis du pays natal, ceux qui ont choisi d'immigrer pour chercher un hypothétique bonheur ont vu, au fil de leur parcours, leur condition se dégrader, leur humanité se détériorer au point d'en être

dépouillés. Le voyage vers la France est alors un parcours initiatique au terme duquel l'immigré ayant accumulé assez d'expérience sur la vie revient la mettre au service de son pays. Le roman présente les caractéristiques d'un Bildungsroman, terme que François Jost définit en tant que « processus par lequel l'être humain devient l'image de l'agent, s'identifie avec son modèle, avec son créateur » (99). De l'étude de Jost, on retient du Bildungsroman les critères suivants : le personnage doit « profiter des leçons du monde » et « à la fin de l'œuvre le héros nous apparaît armé pour l'existence, prêt à vivre son roman » (99). Les personnages de *Douceurs du bercail* traversent des difficultés qui finalement changent leur perception du monde. Le changement intérieur favorise la réussite dans le projet agricole entrepris au retour du périple français. Pour Asta, Yakham et les autres, la morale de l'histoire se résume dans le conseil que Pangloss, le personnage de Voltaire donne à son maître Candide : « il faut cultiver notre jardin » (245). Cette formule a pour résultat la production des richesses nécessaires à l'épanouissement de l'immigré d'hier et à son humanité reconquise. La réussite du projet qu'ils entreprennent, est, selon Asta, « la plus belle expression, pour ceux d'entre eux qui avaient vécu les jours affreux du dépôt et l'infamie du charter, de leur dignité retrouvée » (Sow Fall 217).

En guise de conclusion, le sujet africain immigré supposé ou réel en chemin pour la France s'engage dans une entreprise d'anéantissement de son humanité. L'entreprise d'immigration, réelle ou supposée, devient une quête intérieure, un voyage initiatique qui révèle les avantages de son terroir et lui donne par la même occasion la force de triompher des obstacles. Elle réconcilie le sujet africain avec sa terre. En définitive, les parcours des personnages du roman livrent une vision contrastée de l'immigration. En mettant en parallèle l'échec du mouvement migratoire et la réussite du projet agricole par les anciens migrants, le roman illustre la possibilité de mise en valeur de la terre d'Afrique par ses enfants, de même qu'il ne ferme pas la porte à ce voyage vers l'ailleurs comme l'illustre l'idée d'Asta, principale protagoniste, d'envoyer son fils poursuivre ses études en France. Il est pourtant judicieux de partir avec un but précis, un objectif à atteindre et en toute légalité. Il reste néanmoins important de signaler aux jeunes Africains que « le paradis n'est pas forcément ailleurs, qu'il y a des tas de jeunes qui

partent, se cassent la figure contre le mirage mais persistent à croire à un bonheur qui leur échappe... » (201).

Ouvrages cités

Agamben, Giorgio. *Homo sacer, Vol.1, Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Seuil, 1997.

---. *Moyens sans fin. Notes sur la politique*. Paris : Rivages, 2002.

---. « Non au tatouage biopolitique ». *Le Monde*, 10 janvier 2004.

https://www.lemonde.fr/archives/article/2004/01/10/non-au-tatouage-biopolitique-par-giorgio-agamben_348677_1819218.html

Bancel, Nicolas et Pascal Blanchard. *De l'indigène à l'immigré*. Paris : Découverte, 1998.

Ben Jelloun, Tahar. *Hospitalité française*. Paris : Seuil, 1997.

Chirac, Jacques. Extrait du discours du 19 juin 1991. Paris : Institut National de l'Audiovisuel.

Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris : Découverte. 2002 [1961].

Foucault, Michel. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975.

Jost, François. « La tradition du Bildungsroman », *Comparative Literature* 21.2 (1969). 97-115.

Morice, Alain « Le mouvement des sans-papiers ou la difficile mobilisation collective des individualismes ». *Histoire politique des immigrations(post)coloniales en France (1920-2008)*. Dir. Ahmed Boubeker et Hajjat Abdellali. Paris : Amsterdam. 125-141.

Voltaire. *Candide ou l'optimisme*. Paris : Sirène.1759.

Soud, Sihem. *Omerta dans la police*. Paris : Le Cherche Midi. 2010.

Sow Fall, Aminata. *Douceurs du bercail*. Abidjan : NEI, 1998.

Note

¹ La bourgeoisie nationale est un concept cher chez Frantz Fanon qui désigne ainsi l'élite dirigeante en postcolonie africaine. A propos d'elle, Fanon dit « qu'elle n'a pas d'idées, parce qu'elle est fermée sur elle-même, coupée du peuple, minée par son incapacité congénitale à penser les problèmes en fonction de la totalité de la nation... » (150).